

1. La place de l'erreur dans l'histoire de l'école

Longtemps on a considéré l'erreur comme ce qu'il fallait absolument proscrire à l'école. Au besoin en recourant aux menaces préventives ou aux sanctions prétendument remédiatrices.

Peu à peu cependant émergent d'autres conceptions de l'apprentissage qui mettent au contraire l'accent sur une certaine fécondité de l'erreur, vue comme une étape. Néanmoins, il serait un peu simpliste de penser qu'on est passé de l'ombre à la lumière, l'erreur en fait accompagne de longue date la réflexion pédagogique.

Des évolutions qui vont dans le bon sens, mais pas assez vite ?

Si on cherche l'entrée « erreur » dans le volumineux *Dictionnaire pédagogique* coordonné par Ferdinand Buisson (première édition : 1887, republié récemment chez Robert Laffont, collection « Bouquins », 2017), on ne la trouvera pas. Tout au plus l'entrée « étourderie » évoque-t-elle certains aspects de cette thématique, mais on ne trouve pas non plus « faute » ni « correction ».

Lorsque les *Cahiers pédagogiques* publient en 1962 un *Petit dictionnaire portatif de pédagogie*, on ne trouve pas non plus d'entrée « erreur ». Et ce n'est qu'en 2012 que la revue va consacrer un dossier spécifique sur la problématique « L'erreur pour apprendre », se situant dans la continuité du petit livre lumineux de Jean-Pierre Astolfi (qui fut un des principaux collaborateurs de la revue), *L'Erreur, un outil pour enseigner*.

Il est donc intéressant de voir les évolutions du rapport à l'erreur dans l'histoire de l'école française, en lien sans doute avec des changements sociétaux. Une loi n'a-t-elle pas été récemment mise en œuvre pour reconnaître un « droit à l'erreur » dans les rapports du citoyen avec l'administration ? Jean-Pierre Lentin, en 1994, écrivait un ouvrage, *Je pense, donc je me trompe* (Albin Michel), qui recensait des erreurs dans l'histoire des sciences et leur fécondité paradoxale. Et plus récemment, dans un autre registre, le philosophe Charles Pépin mettait à jour « les vertus de l'échec », même si erreur et échec sont deux notions différentes sur lesquelles nous reviendrons. Dans le corps enseignant, l'idée que l'erreur puisse être un bon outil pour mieux enseigner, un levier pour l'apprentissage, fait son chemin et n'est plus iconoclaste. L'expression « faute » reste très employée, mais plus par habitude et on sait bien qu'il est préférable d'employer le mot « erreur ». L'erreur est donc réhabilitée et on peut alors, en le détournant de son sens religieux clamer un « *felix culpa* ». Sans oublier l'encore plus célèbre proverbe latin « *errare humanum est* » qui conseille cependant de ne pas persévérer et invite donc à la « correction »...

Définitions au pluriel

Mais de quoi parle-t-on exactement ? Comment définir la notion d'erreur, et de quoi se distingue-t-elle ? Nous venons déjà d'évoquer la « faute » et l'« échec ». Un mot plus récent comme « dysfonctionnement », que conseille le chercheur Yves Reuter dans son livre *Panser l'erreur*¹, est-il vraiment un synonyme ? Et qu'en est-il de ces vocables proches (paronymes)

1. Presses universitaires du Septentrion, collection « Savoirs mieux », 2013.

dont peut-être le mot « erreur » est un « hyperonyme² » : *aberration, bêtise, confusion, maladresse, bétvue...* Sans parler d'expressions plus familières : *bourde, boulette, bogue, ânerie* et bien sûr *connerie* ? Au fond, chacun s'inscrit dans une catégorisation d'erreurs, comme des sous-parties d'un ensemble très vaste. Quel est l'antonyme d'erreur d'ailleurs ? *Exactitude* ? *Justesse* ? *Réussite* ? On voit que se déploient aussi par là même des critères d'évaluation permettant d'établir ce qui est « faux » et ce qui ne l'est pas. « Faux », tiens, encore un synonyme de l'adjectif « erroné » ?

Si on prend quelques définitions de dictionnaire du mot « erreur », on aura par exemple :

- ✕ dans le *Larousse* : « Acte de se tromper, d'adopter ou d'exposer une opinion non conforme à la vérité, de tenir pour vrai ce qui est faux. »
- ✕ le *Trésor de la langue française* met en avant « l'action d'errer », et évoque en premier « un parcours sinueux et imprévisible » avant d'en venir à des définitions plus conformes à l'usage actuel, mais avec de fortes connotations morales comme dans : « Action inconsidérée, contraire au bon sens, à la réflexion et imputable à l'ignorance ou à l'étourderie. » Ou assez curieusement : « Assertion fautive, opinion qui s'écarte de la vérité généralement admise. »
- ✕ dans le *Robert* : « Acte de l'esprit qui tient pour vrai ce qui est faux et inversement » mais aussi « chose fautive, erronée par rapport à une norme (différence par rapport à un modèle ou à la réalité) ». Il est intéressant ici que soient distinguées

2. *L'hyponymie* est la relation sémantique hiérarchique d'une unité lexicale à une autre selon laquelle l'extension du premier terme, plus général, englobe l'extension du second, plus spécifique. Le premier terme est dit hyperonyme de l'autre (selon Wikipédia). « Volaille » est l'hyperonyme de « poules, dindons, pintades... ».

l'action humaine de se tromper et sa conséquence, le produit de cet acte.

Terminons ce rapide tour de champ lexical par une allusion à l'étymologie. Si on en croit le *Dictionnaire historique de la langue française* (Robert), le mot vient du latin *errare* qui désigne d'abord l'action d'errer çà et là, sorte de vagabondage qui mène à la « fausse route » avant de signifier surtout « l'acte de se tromper », avec au Moyen Âge une forte signification religieuse (l'erreur, c'est l'hérésie, la doctrine fausse). Ce n'est que peu à peu que la connotation morale tend à disparaître.

Une tradition de l'école : surtout ne pas se tromper, sinon...

Dans ce qu'on appelle un peu vite « l'école traditionnelle », l'erreur était l'ennemie. Il fallait l'éviter et pour cela on disposait de plusieurs moyens, d'une efficacité souvent douteuse, et très contestables sur le plan éthique.

D'abord, l'arme de l'encre rouge, marqueur fort du traquage d'erreurs encore très présent dans les copies des élèves. Pour le grand spécialiste des couleurs, Michel Pastoureau, le rouge « *veut se faire voir et est bien décidé à en imposer à toutes les autres couleurs*³ ». Le symbole reste fort⁴ et introduire d'autres couleurs pour signaler des erreurs côté professeur ou pour les corriger côté élèves est déjà un peu subversif.

3. *Le Petit Livre des couleurs*, Points, 2005.

4. Récemment, un mouvement de contestation d'enseignants s'est nommé « les stylos rouges », et on peut douter que cela donne une image noble de la profession !

Ce rouge concerne des annotations qui sont souvent bien vagues et stéréotypées, parfois abrégées (« md » pour « mal dit », « inc » pour « incorrect », bien sûr « faux » ou, plus doux : « maladroit, inexact »). Mais l'encre rouge peut servir aussi à barrer, tandis que chez les élèves, depuis quelques dizaines d'années, l'arme de destruction massive des erreurs qu'on rectifie en cours de route est le blanco. Surtout pas de ratures !

Un autre moyen de faire éviter les erreurs, c'était bien la menace de sanctions. La peur des « lignes » à copier, de la mauvaise note, mais aussi il n'y a pas si longtemps de la punition (coups de règle sur les doigts, plus courants qu'on ne croit avant 1968, ou bonnet d'âne si on remonte plus loin dans le temps). La dictée bien sûr était à cet égard symbolique, avec son système de soustraction de points, mais aussi d'absence de hiérarchie entre erreurs : ne pas respecter un accord du participe passé avec « avoir » valait autant dans l'échelle de « gravité » que la confusion « er/ez ».

Il y avait finalement une dramatisation de l'erreur, et sa transformation quasiment en faute morale faisait écrire à Prévert dans un poème : « *C'est ma faute, c'est ma très grande faute d'orthographe.* » D'ailleurs, ne parlait-on pas dans certains cas d'erreurs « impardonnables » ? L'erreur provenait la plupart du temps de la « paresse » de l'élève, de son manque de volonté qu'il masquait en évoquant la « bonne excuse » de l'« étourderie ». Comment pouvait-on penser à reconnaître un statut positif à l'erreur, à déceler ce qu'elle a souvent d'« intelligent », lorsque s'imposait un modèle uniforme et plutôt rigide, décrit ainsi par Hervé Hamon : « [*Dans ce territoire balisé*], la norme était écrite, la faute était taxée, le mérite était chiffré, et l'honneur s'affichait ou ne s'affichait pas au tableau du même nom⁵. »

5. *Les Bancs de la communale*, Du May, 1994.

Le remède à l'erreur était (mais doit-on utiliser seulement l'imparfait ?) bien souvent la copie de la bonne solution, plusieurs fois si nécessaire, en s'inspirant du « modèle » pour mémoriser et éviter la fois prochaine de se tromper, selon une conception un peu simpliste de la mémoire pensée comme une « photographie » du modèle montré par le professeur. À l'inverse, les élèves ne devaient pas être confrontés à des textes ou images fautifs, car cela aurait pu s'imprégner en eux. On verra plus loin que, sur cette question, les choses sont complexes et à différencier selon les âges et selon les moments d'apprentissage.

Pour les élèves, dans ce cadre scolaire, il existe une solution, qui demande cependant quelque habileté, pour éviter les erreurs : tricher, copier sur un camarade plus compétent, se servir d'antisèches, etc. Certains pédagogues astucieux ont d'ailleurs détourné cette pratique... en demandant aux élèves de fabriquer ces antisèches, dispositif qui doit cependant être bien compris, le but n'étant pas d'encourager à tricher, mais d'utiliser ce jeu pour noter l'essentiel de ce qu'il faut retenir.

Dans ce qui précède, la place reste réduite pour le droit à l'essai, au tâtonnement, au coup qui ne compte pas et à la seconde chance. L'élève doit réussir d'emblée, et s'il refait, c'est plus pour se « corriger » que pour rendre un travail meilleur, qui sera évalué à nouveau.



Terreur de l'erreur

Dans son émouvant récit autobiographique, *Toinou*⁶, Antoine Sylvère décrit l'atmosphère régnant dans une école, confessionnelle il est vrai, au début du xx^e siècle. Est-on sûr que l'équivalent n'existait pas aussi dans l'école publique ?

« L'atmosphère de terreur ne vous lâchait pas une minute, tant que durait la classe. Il fallait à tout prix savoir, savoir sans erreur, c'était pour nous un principe essentiel de conservation. La terrible vieille maniait les verges mieux qu'un sergent. [...] Nous nous appliquions sans cesse, avec une ardeur angoissée, à capter les indications qu'elle nous donnait, à les reconnaître ensuite exactement, et à ne pas les confondre avec des notions approximatives, un peu comme les hommes du premier âge durent apprendre à distinguer les nourritures assimilables de celles qui étaient dangereuses. »

Évitons de caricaturer « l'école d'autrefois » !

Ne tombons cependant pas dans la caricature. Dans l'école de Jules Ferry déjà, l'erreur pouvait être dans les faits exploitée comme source d'apprentissage. On incitait aussi les élèves à être actifs, contrairement aux idées reçues, la gradation des difficultés était prônée, et dans le *Dictionnaire de pédagogie*, cité plus haut, on fustige par exemple ceux qui inventent des dictées remplies de « pièges » qui sont autant d'incitations à se tromper ! (Voir le remarquable article « Orthographe ».)

Dans cette école d'hier, l'erreur n'était pas forcément dramatisée, et on peut lire par exemple sous la plume d'Alain, souvent cité par les nostalgiques de cette école d'antan, cet éloge d'un

6. Plon, 1980.

« lieu où on peut se tromper » contrairement à la vraie vie bien souvent : « *Il est assez clair que l'enfant qui fait une faute de calcul n'est pas ruiné pour cela. Ici l'erreur trouve sa place ; on lave l'ardoise, et il ne reste rien de la faute. C'est là que l'esprit prend cet air de négligence, qui n'est point bon tout seul, mais qui est pourtant de première valeur, comme le pouvoir de tomber sans se tuer est pour le gymnaste*⁷. » Et le psychopédagogue Daniel Calin de noter que « *les bons maîtres, même très traditionnels, tiraient parti des "fautes" de leurs élèves pour réguler leur propre enseignement, reprendre leurs leçons par d'autres voies, trouver des explications ou des démonstrations mieux adaptées. Voire pour revenir en arrière, combler des lacunes ou reprendre des notions mal acquises. Il est toujours absurde d'imaginer que l'intelligence pédagogique puisse être une invention récente*⁸. »



Faire sa propre expérience

Dans une de ses dernières œuvres, *Vérité*⁹, Émile Zola dresse le portrait d'un « bon maître » républicain, en rupture avec l'école de la croyance aveugle et de la vérité venue d'en haut. Il évoque ainsi son héros, Marc : « *Dans la classe, il laissait les livres de côté le plus possible, afin de forcer ses élèves à juger par eux-mêmes. Ils ne savaient bien que lorsqu'ils avaient touché les choses. Il ne leur demandait jamais de croire qu'après leur avoir prouvé expérimentalement la réalité d'un phénomène. Tout le domaine des faits non prouvés était mis à l'écart, comme en réserve pour les recherches futures.* »

7. *Propos sur l'éducation*, PUF, 1932.

8. « Quelle place accorder à l'erreur dans sa pratique pédagogique ? » <http://dcalin.fr/cepe/cepe32.html>

9. Poche, 1902.

Les pratiques décrites dans notre ouvrage ne sont pas toutes neuves. Et bien sûr elles ont été développées par un courant progressiste depuis plus d'un siècle, celui de « l'éducation nouvelle ». Ainsi, Célestin Freinet, en promouvant le tâtonnement expérimental, en dévoluant la correction d'un travail aux élèves eux-mêmes par exemple, a-t-il inspiré nombre de pédagogues, au-delà de militants se réclamant de son œuvre. Et bien sûr il faut rappeler les glorieux ancêtres, dont Jean-Jacques Rousseau qui écrivait en 1762 dans *Émile* : « *S'il [l'élève] se trompe laissez-le faire, ne corrigez point ses erreurs, attendez en silence qu'il soit en état de les voir et de les corriger lui-même.* »



Éloges de l'erreur féconde

« *La science, mon garçon, est faite d'erreurs, mais d'erreurs qu'il est bon de commettre, car elles mènent peu à peu à la vérité.* » Jules Verne, *Voyage au centre de la Terre*, 1864.

« *Qu'on lui fasse entendre que de confesser la faute qu'il découvrira en son propre discours, encore qu'elle ne soit aperçue que par lui, c'est un effet de jugement et de sincérité, qui sont les principales parties qu'il cherche ; que l'opiniâtrer et contester sont qualités communes, plus apparentes aux plus basses âmes ; que se raviser et se corriger, abandonner un mauvais parti sur le cours de son ardeur, ce sont qualités rares, fortes et philosophiques.* » Montaigne, *Essais*, chapitre XV, 1580.

« *Quiconque pense commence toujours par se tromper. L'esprit juste se trompe d'abord tout autant qu'un autre ; son travail propre est de revenir, de ne point s'obstiner, de corriger selon l'objet la première esquisse. Mais il faut une première esquisse ; il faut un contour fermé. L'abstrait est défini par là. Toutes nos erreurs sont des jugements téméraires, et toutes nos vérités, sans exception, sont des erreurs redressées.* » Alain, *Vigiles de l'esprit*, 1921.

À qui la faute ?

Reste que l'évitement de l'erreur est resté dominant. Il a pu prendre deux formes assez différentes. Celle que nous avons évoquée où le fautif est un peu toujours l'élève : pas assez travailleur, pas assez attentif, qui n'a pas assez « écouté » en classe... Mais aussi celle où la responsabilité de l'erreur renvoie à une mauvaise programmation par l'enseignant. Dans une optique behavioriste, l'élève se laisse guider et en principe ne doit pas se tromper si la progression par micro-objectifs et gradation des difficultés a été bien conçue. La cause de l'erreur est dès lors davantage du côté de celui qui a (mal) bâti cette progression. L'élève n'est plus qu'un exécutant qui n'a qu'à suivre les « instructions », ce qui peut marcher pour des apprentissages très mécaniques mais trouve vite ses limites.

Or, il existe bien une sorte de troisième voie où il ne s'agit plus tant de se demander qui est responsable de l'erreur, mais plutôt comment on fait avec, comment on s'en sert pour faire apprendre. C'est ce qui va être déployé tout le long de cet ouvrage.

EN BREF

Même si, dans l'école traditionnelle, l'erreur n'était pas toujours stigmatisée, on était loin de la concevoir comme une occasion d'apprendre, comme une étape sur le chemin de l'apprendre.

La connotation morale pesait lourd et continue à peser (notion de « faute »).

On assiste à une évolution positive : l'erreur « utile » sur laquelle on travaille n'est plus l'erreur à éviter à tout prix ou à corriger le plus vite possible.